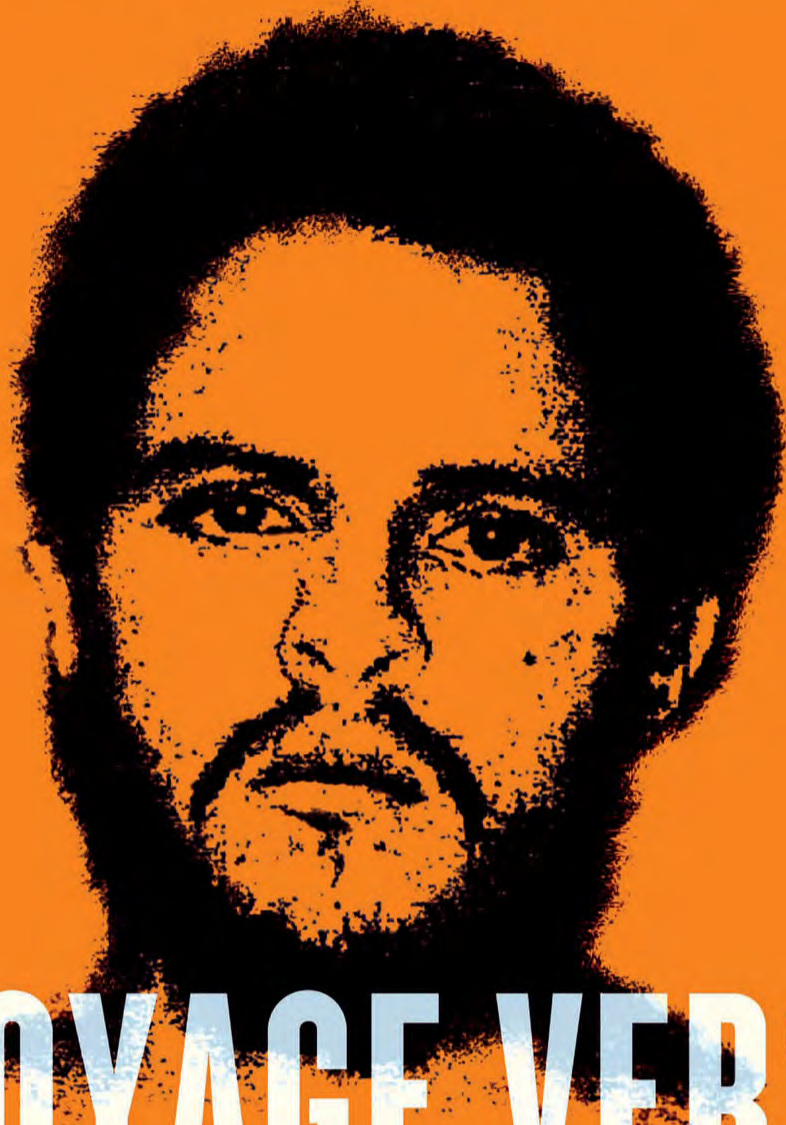


Mourad Benchellali



VOYAGE VERS L'ENFER

Robert Laffont | Versilio

MOURAD BENCHELLALI

VOYAGE VERS L'ENFER

écrit avec la collaboration d'Antoine Audouard



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont S.A., Susanna Lea Associates,

Paris, 2006

Copyright : © Éditions Robert Laffont, S. A., Paris / Versilio, 2014

En couverture : collection particulière.

EAN 978-2-361-32119-2

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

*Time will say nothing but I told you so
Time only knows the price we have to pay
If I could tell you I would let you know*

*Le temps ne dira rien sauf Je t'avais prévenu
Le temps seul sait le prix que nous devons payer
Et si je pouvais te le dire je le ferais*

W. H. AUDEN

Pour protéger l'intimité de leur vie privée, les prénoms de certains des personnages de ce récit ont été changés.

Préface

Vénissieux, juillet 2006

Hier, ma voiture m'a lâché. J'étais ennuyé parce que même si la banlieue lyonnaise n'est pas Los Angeles, ce n'est pas toujours facile de se déplacer partout avec les transports en commun. Mon travail en intérim s'est arrêté sur un bête accident du travail, et de toute façon je n'ai pas très envie de retourner à la chaîne. J'ai rendez-vous à l'ANPE la semaine prochaine pour faire un bilan et trouver une formation adaptée. J'habite chez ma sœur aînée avec son mari et leurs deux petits enfants en attendant d'avoir un boulot stable pour chercher un chez-moi.

Le médecin qui m'a diagnostiqué un ulcère à l'estomac dit qu'à mon âge c'est un peu tôt, mais ça se soigne. Et moi qui étais un poulet maigre, j'ai pris trop de poids ; il faut que je me remette au sport.

Je viens d'avoir vingt-cinq ans. Quand j'ai su que Djamila s'était fiancée, j'ai pris un coup sur la tête. Mais avec le recul je la comprends et je ne lui en veux pas. Je sais que j'arriverai un jour à fonder une famille.

Il y a des jours où j'aimerais penser que c'est ça, ma vie. Une vie normale, banale, ressemblant à des millions d'autres, avec son lot de petits ennuis et de petits bonheurs.

Mais le soir, quand je vais me coucher, après la prière, je ne peux pas m'empêcher de regarder en arrière. Ça me revient par éclairs, des images comme dans un film, comme dans dix films, et c'est moi le « héros », même si je ne me sens pas très héroïque : plutôt le type qui a fait une erreur et qui a déclenché un engrenage invraisemblable.

Il y a une bonne nouvelle : je m'en suis sorti. Parfois, franchement, je ne sais même pas comment. Et me voilà : deux bras, deux jambes, une tête. Des trous de mémoire, oui ; d'un coup je ne sais plus où je suis, alors que je le

connais cet endroit, j'y suis passé cent fois. Ça m'agace, ça m'inquiète un peu.

Je pense aussi à ma mère et j'ai une grosse boule dans la gorge. Tout ce qui s'est passé depuis cinq ans l'a tellement fait souffrir, elle a payé tellement cher, et pour elle le cauchemar continue. S'il n'y a qu'une raison, pour moi, c'est celle-ci : que je puisse l'aider à retrouver le sommeil, à arrêter de pleurer.

Et puis il y a la question, qui tourne sans relâche : comment j'en suis arrivé là ?

Résumée en dix lignes dans un journal, mon histoire n'a pas besoin de phrases. Il suffit de quelques mots détachés les uns des autres, des mots qui pèsent des tonnes :

« Jeune musulman français né aux Minguettes. »

« Père imam de banlieue. »

« Frère en Tchétchénie. »

« Filière algérienne. »

« Camp d'Al-Qaeda. »

« Oussama Ben Laden. »

« Ennemi combattant. »

« Guantánamo. »

« Juge Bruguière. »

Vous avez tout compris, n'est-ce pas ? Au chômage, ayant perdu mes repères, j'aurais basculé dans l'islamisme radical et choisi d'aller m'entraîner en Afghanistan dans un camp pour faire le djihad. Et puis j'aurais été arrêté par les Américains, les armes à la main, du côté de Tora Bora et déporté à Guantánamo. Comme dit le proverbe, « il n'y a pas de fumée sans feu », donc, si on a été envoyé là-bas, il doit sûrement y avoir une bonne raison.

C'est cette histoire que je lis dans les yeux de certains, quand je les croise et que je dis mon nom. Benchellali Mourad. Tout de suite, je vois : les yeux qui se plissent, la personne qui fait un pas en arrière. C'est lui...

C'est peut-être « lui », mais ce n'est pas moi. J'avais un avenir professionnel devant moi et une fiancée quand je suis parti en Afghanistan.

J'étais un musulman pratiquant mais pas très régulier – et je suivais les tragédies du monde comme quatre-vingt-dix-neuf pour cent des Français, en regardant le journal de vingt heures à la télé, et non en bouillant

d'enthousiasme à l'idée d'aller en découdre avec les ennemis des Musulmans et le Grand Satan américain. Mes soucis étaient des soucis ordinaires : mon travail, ma fiancée, ma voiture qui ne marchait (déjà) pas bien...

Alors comment a-t-il commencé, ce voyage en enfer ?

Un beau jour du printemps 2001, quand mon grand frère Hakim m'a dit que je devrais prendre des vacances et que mon envie d'aventure l'a emporté sur la raison. Je ne suis pas parti en Afghanistan par idéalisme religieux ou politique – et encore moins pour combattre. J'y suis parti pour faire plaisir à un frère que j'admirais et ouvrir une parenthèse dans une vie où l'ennui rôdait. Avec le recul, c'est toujours facile de réécrire l'histoire. Si seulement j'avais su... Mais comme dit le poème au début du livre, c'est le temps seul qui m'a dit le prix à payer pour savoir.

Souvenez-vous du monde avant le 11 septembre 2001... Le monde avant les attentats des tours du World Trade Center, avant la guerre globale contre la terreur, avant la guerre d'Irak. Cela semble très loin, c'était pourtant il n'y a pas même cinq ans, à l'heure où j'écris ce livre. *Moi* aussi, je faisais partie de ce monde ; à *moi aussi*, le terrorisme semblait quelque chose d'éloigné qui ne pouvait pas pénétrer mon petit univers familial.

Je ne veux pas essayer de me faire passer pour un pur innocent qui aurait été victime d'une injustice terrible. C'est bien moi – et pas mon frère – qui ai passé illégalement la frontière d'Afghanistan et c'est moi qui me suis retrouvé dans un camp d'entraînement d'Al-Qaeda, nom que j'ignorais alors, tout autant que celui d'Oussama Ben Laden. J'ai été crédule et faible, et si je n'ai commis aucun crime je comprends qu'on me demande de rendre des comptes de m'être trouvé là où j'étais quand j'y étais. Mais – justement parce que j'assume cette responsabilité – je crois aussi avoir le droit de demander qu'on me juge sur ce que j'ai fait et non sur les horreurs que d'autres ont commises, ou même sur des intentions qui n'ont jamais été les miennes. Jamais je n'ai été un prosélyte du radicalisme, jamais je n'ai porté une arme contre quiconque et si j'ai été « capturé », ce n'est pas sur le terrain d'une bataille, mais dans une mosquée au Pakistan ; de là j'ai été rendu (ou vendu) aux Américains. « Ennemi combattant », comme les Américains nous ont appelés : pour un jeune homme qui n'était l'ennemi de personne et n'avait combattu personne, le label qui m'a été collé dessus aurait de quoi me faire sourire si je ne l'avais pas payé de quarante-six mois de détention, de camp, de traitements dégradants.

Ce livre me permet de me raconter, moi, et non l'image que les autres, dominés par la peur, peuvent avoir d'un type assoiffé de sang, dévoré par la haine. Il m'aide à me comprendre, savoir où je me suis trompé, me libérer des cauchemars que j'ai vécus.

Je l'écris aussi en pensant à ceux qui sont passés à Guantánamo et à ceux qui y sont encore. En lisant mon récit, chacun se fera son opinion sur le camp de Guantánamo, son mode de fonctionnement, la protection réelle qu'il peut représenter pour les Américains, et la façon dont une forme de vérité y est extraite des détenus, à force d'humiliations et – parfois – de tortures. À l'heure où je relis ces lignes (juillet 2006), les journaux français indiquent que sur quatre cent soixante détenus à Guantánamo il y aurait une dizaine de coupables qu'on n'arrive pas à condamner et quatre cent cinquante innocents qu'on n'arrive pas à libérer. Pour le camp où ne devaient se trouver que « les pires des pires », c'est tout de même une drôle de proportion.

J'ai eu mes moments de « haine » pendant les quarante-six mois de mon enfer, mes désespoirs aussi. Mais je n'ai pas quitté mes prisons la colère au ventre. Au contraire. Je suis devenu encore plus religieux et encore moins radical. J'essaie d'être plus intelligent – faire le tour de la question, voir les différents angles, pas seulement celui des émotions immédiates. L'injustice, en tout cas, l'excès de la punition ont eu ce curieux effet sur moi : je me rends encore mieux compte que le monde est plus compliqué que ce que j'aurais pu croire.

Moi qui n'étais pas violent, qui n'avais jamais volé ni blessé qui que ce soit, j'ai été confronté à un univers d'une violence extrême : celui du camp, où, sans connaître les projets précis qui se tramaient, j'ai ressenti la folie d'un petit groupe d'hommes prêts à tuer au nom de l'islam ; celui de Kandahar, puis de Guantánamo, univers hors la loi, organisé pour détruire mentalement ceux qui sont tombés, coupables et innocents mélangés, sans possibilité de recours. Cette violence aurait pu me rendre violent à mon tour ; c'est tout le contraire qui s'est produit. Elle m'a mis l'esprit de paix au cœur. Elle m'a fait comprendre, très profondément, au-delà de l'instinct, que ce n'était pas *mon* chemin.

Je n'étais pas antiaméricain avant et je ne suis pas antiaméricain après ; c'est même, paradoxalement, à Guantánamo que j'ai pu pour la première fois de ma vie, moi, un gamin des quartiers, discuter avec des Américains (les rares qui le voulaient bien) et comprendre ce qu'ils avaient pu vivre et ressentir. J'ose espérer que certains d'entre eux, après ces conversations, ont

découvert eux aussi que je n'étais pas une bête féroce, un extraterrestre, un monstre..., mais un être humain, avec ses faiblesses.

Sans me prendre pour un savant, avec la simplicité de ma foi, je ne me reconnais pas du tout dans la lecture que certains font de l'islam et de son livre sacré, le Coran. Ils parlent de guerre, et j'y vois la paix, la compassion. Ils parlent de colère, de rage, et j'y vois la douceur.

Je ne veux donner de leçons à personne et j'espère seulement que si je raconte toutes les étapes de ce voyage, les autres me suivront jusqu'au bout, avant, peut-être, d'en tirer *leur* leçon.

M. B.

1

Pourquoi moi ?

Sur une route du Pakistan, fin décembre 2001

Nous sommes à l'arrière des camions bâchés, avec sur la tête des cagoules noires qui laissent passer des tonnes de poussière. Pourtant, il faut respirer, sinon, c'est la sensation d'étouffement qui gagne. À travers les mailles, nous ne voyons rien que la nuit, dans laquelle flottent les ombres ballottées de nos compagnons. La sueur nous dégouline sur le corps et nous baignons littéralement dans une flaque d'urine. Nous sommes des presque aveugles épuisés, enchaînés. Nos mains et nos pieds sont entravés, nous sommes attachés deux par deux. Fantômes embarqués sur une route d'enfer, dans un camion de damnés qui tombe dans tous les trous et nous secoue à la torture.

Impossible de prendre des points de repère, de savoir où ils nous emmènent. Impossible de parler, on est comme des animaux qui grognent, affamés, assoiffés, qui se font leurs besoins dessus.

Mort, mort, je n'ai que des images de mort. Quelques jours plus tôt, le bus dans lequel nous étions transportés par l'armée pakistanaise a été pris d'assaut, et je vois encore les visages de ceux qui y sont restés : celui de Smahil, tordu de douleur, celui d'Éliès le balaféré, notre guide, celui d'Abdenour, fauché par les balles, et qui pourtant s'enfuit... Et puis il y a ceux qui sont morts dans la neige, ceux qui sont tombés sous les bombes...

Depuis quinze jours que les Pakistanais nous détiennent, les rumeurs sont reines. Incurable dans ma naïveté, je crois toujours le dernier qui a parlé. Et, pourtant, les bonnes nouvelles se sont toujours révélées fausses, et les mauvaises toujours vraies – et pires.

La dernière nouvelle, celle que nous avons eue la veille, c'est qu'ils vont nous remettre aux Américains.

D'un jour à l'autre j'ai cru être sauvé et j'ai cru mourir ; cru m'échapper de nouveau, revoir la liberté, avant de me faire prendre ; j'ai vu la mort et la vie, je suis soulé d'émotions, il me semble que je ne peux plus rien ressentir.

Il ne reste que la douleur.

Mon compagnon d'infortune s'appelle Redouane.

Il est français comme moi, mais plus âgé : il a près de quarante ans. Son histoire ? Boucher de profession, il a un peu touché à tous les métiers. Il est parti en Afghanistan pour s'installer avec sa femme. Et voilà... Je ne me pose pas de question et ne lui demande rien de plus ; moi-même j'étais bien parti en Afghanistan pour des vacances. Et voilà...

Redouane a été blessé au dos et il souffre terriblement. Alors, nous nous débrouillons pour défaire en partie les liens qui nous attachent et nous maintiennent dos à dos ; au prix d'efforts terribles, nous nous retrouvons côte à côte. Mais les cordes qui me ligotent les épaules sont maintenant si serrées que j'en ai des douleurs insupportables dans les bras, et jusque dans les mains, qui ont triplé de volume.

Les rares fois où j'ai pleuré, depuis quelques semaines, je l'ai fait tout seul, quand j'étais sûr que personne ne pourrait me voir ou m'entendre. Mais, là, j'ai si mal que je me mets à pleurer en public pour la première fois. « Résiste ! Sois un homme ! » Les autres m'exhortent vainement au courage, car je continue à pleurer sans pouvoir me retenir. Bientôt, une voix calme s'élève et dit simplement :

« Priez pour lui, il a mal. »

Je pleure encore, de gros sanglots sans cris, pendant deux heures, trois heures, jusqu'à l'engourdissement.

Je pleure comme un homme épuisé, comme un enfant qui a peur dans la nuit et se répète inlassablement une question inutile et lancinante :

Pourquoi moi ?

En arrivant sur la piste d'atterrissage où les avions nous attendent, nous sommes éblouis. À travers les mailles de la cagoule, je ne devine que les phares des camions rangés en demi-cercle. Les soldats pakistanais nous jettent à terre comme des paquets dégoûtants et nous nous redressons tant bien que mal, empêtrés, tandis que j'entends mes premiers mots d'anglais :

« *Quick, quick ! Get moving, motherfuckers !* »

Pour marcher, il faut se baisser et saisir les deux barres fixées à hauteur des chevilles et les relever : sinon, on s'embroche et on tombe. Vacillants,

souillés par la crasse, la fatigue, la douleur, nous trébuchons jusqu'à une table où une jeune femme soldat pointe nos noms sur une liste.

« *Name ?* »

— Mihoub. »

Elle consulte sa liste.

« Mihoub Jean-Baptiste ? »

— *Yes.*

— *Do you speak arabic ?*

— *Yes.*

— *Oskout.* »

Si je n'étais pas dans cet état, j'éclaterais de rire. *Oskout*, en arabe, j'aurais pu le comprendre en anglais : ça veut dire *shut up*, tais-toi. Elle jette un coup d'œil à mes mains et tire sur la bague que mon frère m'a donnée l'année dernière à son retour du pèlerinage de La Mecque. Hébété, je me laisse faire ; mais mon doigt enflé résiste et la bague ne passe pas. La militaire disparaît, revient avec de la vaseline. Pas plus de succès. C'est finalement à la tenaille qu'elle cisaille l'anneau, qui disparaît dans un sachet en plastique. Je pense que je ne reverrai jamais ma bague. Je suis trop anesthésié pour émettre la moindre protestation.

J'entends une voix derrière moi : « Kandahar, ils nous emmènent à Kandahar... »

Kandahar, ce sera peut-être pour moi le bout de la route.

Je me sens saisi par les épaules, en même temps qu'une série de coups de genou me labourent le dos. J'avance comme je peux et je trébuche au bord d'une passerelle. Une voix courroucée aboie :

« *Hurry ! Hurry !* »

Je monte la passerelle, mais il n'y a pas de marches, ça ressemble plutôt à une rampe. Je tends les muscles de mes cuisses pour ne pas glisser. À cause de la cagoule et des lumières, j'avance dans un brouillard blanc, je ne vois pas où je vais. Il me semble qu'au fur et à mesure de ma montée le vent se lève, j'ai l'impression d'être sur un sentier qui mène au bord d'une falaise. Ils vont m'amener tout au bord et me pousser d'un coup. Je vais mourir.

« Dieu, dis-je dans un murmure, sauve-moi maintenant et je ne te demanderai plus jamais rien. »

Quand je manque tomber à l'intérieur de l'avion, c'est presque une surprise. C'est un avion militaire sans sièges et nous sommes assis à même la

carlingue, tenus sous les épaules et sur la poitrine par des sangles attachées de chaque côté de l'appareil, menottés par les mains, enchaînés par les pieds.

« *Heads down !* » hurle une voix, et, pour ceux qui ne comprennent pas qu'il faut se tenir tête baissée vers le sol, immobiles, les coups pleuvent aussitôt.

Le vol me paraît court – une demi-heure, une heure au plus.

L'intérieur de l'avion est à peine éclairé, de toute façon, je garde les yeux fermés le plus possible pour faire ce que je dois faire : ne pas bouger, retenir ma respiration...

Quand nous atterrissons, les soldats viennent nous ramasser un par un. Ils comptent « *One, two, three !* », nous soulèvent nous tenant sous les aisselles et nous traînent hors de l'avion aussi rapidement que possible. Ensuite, ils nous laissent sur le tarmac comme un conteneur de produits toxiques.

D'un coup d'œil je reconnais l'aéroport. C'est bien Kandahar.

L'air est sec et froid – il y a même une légère brise qui balaie le sol. Je sens l'odeur desséchante du désert tout proche. À midi, le thermomètre dépassera les cinquante degrés, mais, la nuit, la température peut être glaciale. C'est là-bas que j'ai passé soixante jours et soixante nuits... Je commençais à oublier, à trouver ça un peu irréel, mais là je me le prends en pleine tête : *là-bas, espèce d'idiot, dans un camp d'entraînement d'Al-Qaeda.*

L'aérodrome a été transformé en base militaire américaine. Il y a des avions, des hélicoptères, des chars, des jeeps, des camions à perte de vue... À travers les mailles de la cagoule, j'aperçois même des marines dans la tour de contrôle. Et, résonnant à fond sur des haut-parleurs, une musique familière que je mets un instant à reconnaître. C'est celle qu'on entend souvent aux Jeux olympiques : l'hymne américain.

Avec nos chaînes et nos barres, nous sautillons comme des grenouilles au bout du rouleau ; nous tombons, nous redressons sous les coups, nous faisons à moitié traîner par les soldats américains. Je ne reconnais pas tous les noms dont ils nous traitent, mais il y a des noms d'animaux et beaucoup de *fuck, fucking* quelque chose – comme dans les films policiers que j'aime bien. Mais là c'est moi qui joue, dans un rôle que je n'ai pas demandé.

Une partie du terrain d'aviation est devenue un centre de tri, avec des petits chapiteaux de toile blanche. Dans la première tente, on nous arrache nos vêtements, dont des lambeaux restent accrochés aux menottes et aux chaînes, et nous subissons une palpation rapide. Je suis abasourdi, mais autour de moi j'entends des hurlements de protestation. Puis nous sommes

jetés sur le sol et on nous ordonne de rester là, sans bouger, la tête dans le sable. Un soldat pointe son fusil vers nous et hurle sur le premier qui fait un mouvement. Avec les minutes qui passent, la terreur revient se glisser dans mes tripes. Ils vont nous exécuter, comme des chiens, d'une balle dans la nuque. Dans la tente voisine, je me persuade que j'entends des cris et des coups de feu.

Ce coup-ci, ça va être mon tour, c'est la fin.

Puis une main me saisit par les cheveux et me décolle du sol. Je crie de surprise et de douleur, tandis que nous sommes amenés vers la tente suivante – celle où j'entendais des bruits d'apocalypse.

Je suis vivant, mais je n'en ressens aucun soulagement. Je suis vivant : c'est une constatation.

Nos cagoules sont d'abord retirées et on nous prend en photo, en gros plan. J'ai le temps de penser que je dois avoir une tête de monstre.

Ensuite, nous passons dans une tente clinique. Un soldat américain me parle en arabe, m'insulte sans préavis.

« Comment tu t'appelles, chien ? Pourquoi tu es parti en Afghanistan ? Tu es à Al-Qaeda ? »

Je n'ai pas le temps de balbutier une réponse que déjà je suis poussé vers un médecin. Une main baisse mon pantalon, et un doigt me pénètre dans l'anus. Je me rétracte de surprise et de douleur. On me fait me relever, pantalon toujours baissé. Puis le reste de mes vêtements sont arrachés (nous conservons menottes et chaînes) et nous entrons ainsi, nus, enchaînés, dans un vaste hangar. Il y a du sable par terre et face à nous plusieurs vastes cellules en grillage. Le hangar n'a que deux ouvertures, une à chaque extrémité, où sont postés des gardes qui nous tiennent en joue, s'amusant dans l'obscurité à balader sur nos poitrines le point rouge de leurs fusils à rayons laser. Le rire de l'un d'eux résonne et rebondit sur les parois en tôle du hangar.

Les soldats nous font remettre les cagoules, nous reprennent en photo, nus et entravés, troupeau de morts vivants.

On nous jette les uns sur les autres, une dizaine par cellule, avec une volée d'insultes, de crachats, de coups.

Après le dernier détenu, un soldat balance deux seaux vides dans la cellule.

On n'entend que des souffles, des chuchotements. De temps en temps, les soldats reviennent et en remettent une dose : coups de pied, insultes, rires. Je

me recroqueville, pour ne pas me faire remarquer. Je n'ai aucune idée de l'heure. Tout ce que je mesure, c'est le temps entre deux visites musclées. Il me semble que ça s'étire, qu'ils se fatiguent, peut-être nous oublient pour ce soir.

La nuit avance. Dans la dizaine de cellules occupées, j'entends encore des gémissements et des râles, parfois, un cri déchire l'obscurité.

Nous avons appris il y a deux jours que les Pakistanais allaient nous livrer aux Américains. Je n'ai pas trouvé que c'était une mauvaise nouvelle. Je me disais que ça ne pouvait pas être pire que ce que nous avons vécu depuis une quinzaine de jours – quand après avoir cru être enfin sortis du cauchemar nous avons replongé dans un autre.

Mais ça... ça dépasse tout ce que je pouvais imaginer.

Une pensée me glace : je me dis qu'ils vont nous exécuter. Qu'on ne peut pas nous traiter comme ça et nous laisser en vie. Qu'ils ne prendront pas le risque que nous racontions un jour ce qui nous est arrivé.

À l'extérieur du hangar, j'entends les rires et les chants et, lancinant, cet hymne américain qui n'en finit pas de résonner sur la base. Des mois plus tard, à Guantánamo, on me donnera le début des paroles...

*Oh, say can you see, by the dawn's early light,
What so proudly we hailed at the twilight's last gleaming ?
Oh, dis-moi, peux-tu voir à la première lueur de l'aube
Ce qu'avec fierté nous chantions aux derniers rayons du couchant ?*

Mais pourquoi, entre deux airs de rock and roll ou de musique country, pourquoi le jouent-ils sans arrêt ?

D'un coup ça me revient, je ne sais pas pourquoi : c'est la nuit du 31 décembre 2001.

Bonne année.

2

Le visage de mon père...

Quartier des Minguettes, Vénissieux, 1993

Quand je pense à mon père, c'est une image qui me vient à l'esprit, toujours la même. Celle d'un homme aux traits ridés, maigre, avec une longue barbe, les doigts courbés, comme crispés sur un objet absent. L'expression de son regard, c'est la tristesse, c'est la fatigue – les épreuves de la vie lui ont fait mal.

Est-ce qu'il était différent, avant ?

Sûrement, mais je ne m'en souviens pas.

J'ai douze ans et je viens d'entrer au collège Elsa-Triolet des Minguettes, à Vénissieux, dans la banlieue de Lyon.

J'habite avec mes parents et mes cinq frères et sœurs dans un F5, au dixième étage d'une des tours du quartier, au 63, boulevard Lénine. Depuis la chambre que je partage avec mes deux frères aînés, je vois le terrain de foot où je descends à la moindre occasion pour jouer avec mes copains.

J'aime bien ma chambre. Il n'y a que deux lits pour trois, donc, l'un d'entre nous est toujours à dormir dans le salon, sauf quand Hakim, mon aîné de huit ans, n'est pas là, ce qui arrive souvent... Le décor est tout simple : deux affiches qui montrent un joli paysage de montagne, quelque part dans les Alpes. Ce n'est pas comme chez les filles, Amel, mon aînée, et Anissa, ma cadette, celle avec qui je me bagarre mais qui est aussi ma seule confidente : posters de leurs séries télé favorites, montages de photos d'elles et de leurs copines. Une chambre de filles, quoi...

De ma fenêtre, je vois aussi l'immeuble du 69, où habite mon copain d'enfance Aymane. Le matin, depuis la rentrée de septembre, je prends mon

autobus, le 36, au terminus, l'arrêt Minguettes-Darnaise. Je m'assieds toujours à la même place, près de la fenêtre, le visage collé vers le paysage : les tours des Minguettes et, au-delà, d'autres tours, celles des autres quartiers de Vénissieux, puis de Saint-Fons. Si je me retourne, je vois les cheminées des raffineries et des usines de Feyzin. Banlieue de Lyon : c'est chez moi.

L'après-midi, je rentre parfois à pied par le parc. Ça descend en pente douce et c'est joli, cette verdure et ces quelques arbres, même entourés par la forêt des tours.

En ce moment mon père n'est pas là, mais on a l'habitude : mon père est très religieux, et dès qu'il en a l'occasion il fait le pèlerinage de La Mecque.

Ce jour-là, un banal jour d'automne, je rentre comme d'habitude, j'expédie mes devoirs. Je descends faire le tour du terrain de foot en petites foulées, je remonte. Je joue avec mon Meccano. La télé est allumée en permanence et le soir on s'installe sur les deux canapés du grand salon, à côté de la grande pendule qui ne marche plus depuis longtemps, pour regarder le journal de vingt heures de TF1.

Soudain, je sursaute. « Arrestation de trois Français en Bosnie », dit la voix du présentateur. Et sur l'écran je vois la photo de mon père collé contre un mur, les mains derrière la nuque, tandis qu'un soldat serbe pointe sa mitraillette vers lui.

À l'intérieur de moi, il fait très froid.

Les questions qui se pressent dans ma tête, je n'ose pas tellement les poser. De toute façon, ma mère a trouvé la réponse qui donne la solution à toutes les inquiétudes dans ma tête d'enfant :

« Ton père était en Bosnie pour aider les enfants. »

Dans la cité, à l'école, partout, du jour au lendemain, mon père devient un héros. C'est lui qui va en Bosnie sauver les enfants que les Serbes veulent tuer. Bien sûr, il était déjà très respecté dans la communauté parce que c'est un imam bénévole. Le vendredi soir, c'est lui qui dirige la prière dans la mosquée de notre immeuble, une simple pièce en sous-sol derrière une porte bleue, avec quelques tapis et coussins posés sur le béton gris. Moi, j'assiste au prêche de temps en temps, mais je n'y comprends pas grand-chose – je ne parle pas l'arabe. Je me souviens, quand j'étais petit, mes parents m'ont fait prendre quelques cours mais tout ça, c'est loin.

Et puis, à la maison, on ne parle que français. Bon français, comme ma mère, ou mauvais français, comme mon père, mais uniquement français. L'arabe, peut-être qu'ils le parlent entre eux, mais pas avec nous. Ma mère s'est mise à la cuisine française et elle triomphe aussi bien avec le gratin dauphinois qu'avec le couscous.

L'Algérie, je ne connais pas, ou presque. Quand j'avais trois ou quatre ans, on est allés à Bou Saada, le village d'où ils sont originaires tous les deux, en bordure du Sahara. Je ne me souviens pas de grand-chose, juste quelques images : un parc pour enfants qui se monte, avec les portiques, mais pas encore les balançoires ; et puis surtout les dunes, des collines de sable jusqu'à l'infini. Depuis, rien. On n'en parle même pas. Je ne sais pas pourquoi ils sont partis et quand. Je sais qu'il y a eu une guerre avec la France, mais ma famille, là-dedans, aucune idée. Est-ce que des gens se sont battus ? Est-ce que des gens ont souffert ? La guerre, on n'en parle jamais.

Il y a quelques familles de harkis, les Algériens qui se sont battus du côté des Français, et on sait qu'il ne faut pas parler avec eux – les parents, mais aussi les enfants. D'ailleurs, « harki », ça fait partie du catalogue d'insultes qu'on se balance entre mômes, quand il y a de la bagarre dans l'air.

Chez moi, d'habitude, règne le silence de mon père. Si nous avons quelque chose à lui demander, nous le demandons à ma mère pour qu'elle le lui demande, et il lui dit oui ou non.

Ce n'est pas qu'il soit sévère, que nous ayons peur de lui... Moi, j'ai des copains qui disent : « Oh, là, là, il faut que je rentre, sinon mon père va me dérouiller. » Mais mon père ne dérouille personne, il n'engueule personne. Il ne fait rien de spécial avec nous, ne nous prend pas à part pour des leçons de morale du genre : « Mon fils, il faut que je te parle... » Il n'encourage personne, il ne dit jamais que c'est bien, jamais que c'est mal. Il a l'air triste, surtout. Son métier, c'est « agent d'entretien », et ça n'a pas l'air de le rendre très heureux, même si ça nous rapporte assez pour vivre. Maman a travaillé au début, je crois, mais avec cinq enfants elle a dû arrêter.

À l'extérieur, surtout depuis qu'il est détenu en Bosnie, les gens me disent que j'ai drôlement de la chance d'avoir un père comme ça.

Mon père absent, son silence reste avec nous, en tout cas pour nous, les petits.

« Qu'est-ce que tu crois, Anissa ?

— Il était en Bosnie pour aider les enfants, c'est maman qui l'a dit.

— Donc il va rentrer bientôt.